

**XVI CONGRÉS INTERNACIONAL
DE LINGÜÍSTICA
FILOLOGIA ROMÀNIQUES**

patrocinat per la SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE
realitzat per la CÀTEDRA RAMON LLULL
de la UNIVERSITAT DE BARCELONA
i de l'ESTUDI GENERAL LUL·LIÀ DE MALLORCA

Palma de Mallorca
7-12 d'abril de 1980

A C T E S

**TOM II
SECCIÓ I
LINGÜÍSTICA DIACRÒNICA
I DIALECTOLOGIA**

SEPARATA

EDITORIAL MOLL
Palma de Mallorca
1985

“GLISSER” EN OCCITAN LANGUEDOCIEN OCCIDENTAL: Remarques sur la présentation cartographique d'un champ lexico-sémantique

par XAVIER RAVIER (Maître de recherche au C.N.R.S.)

Il est devenu tout à fait banal de dire que le découpage régional des atlas linguistiques, le renouvellement des procédures d'enquête et l'introduction de méthodes cartographiques marquées elles aussi par la novation ont permis une présentation de plus en plus satisfaisante des données dialectales: cerner et traduire aussi rigoureusement que possible la variabilité langagière dans ses divers aspects, tant en ce qui concerne les formes que les significations dont elles sont porteuses, tel est l'objectif communément admis à l'heure actuelle¹. Ce constat des progrès de notre discipline ne saurait cependant conduire à une appréciation des choses inconditionnellement idyllique: en effet, le géolinguiste, dans le combat qu'il mène avec ses matériaux, peut à chaque instant être appelé à faire face à des situations tellement complexes ou originales que pour en rendre compte, il devra imaginer des types de traitement excédant considérablement la simple application des recettes du métier, même les plus éprouvées. Il en va notamment ainsi quand, dans l'espace de la carte, il s'agit de mettre en valeur des phénomènes aussi fluents que la synonymie ou la polysémie, de faire apparaître les relations entre configurations lexicales et configurations sémantiques. Je me propose d'expliquer comment j'ai essayé de résoudre des problèmes de cette nature dans le volume I de l'*Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc occidental*, ouvrage paru au cours de l'année 1979². Mais comme le temps qui m'est imparti est sévèrement limité, je m'en tiendrai à un seul exemple, celui du signifié “glisser” et de ses signifiants, objet des cartes 50 et 51 de l'atlas précité, que dans la suite de mon exposé je désignerai respectivement par A et par B.

La première difficulté à s'être présentée tient à la polysémie. La partie

¹ Pour une évaluation de la recherche dialectologique en France, v. GASTON TUAILLON, *Comportements de recherche en dialectologie française*, Editions du C.N.R.S., Paris, 1976. V. également JEAN SÉGUY, *Les Atlas linguistiques de la France par régions*, in *Langue française* 18, mai 1973 (Les parlers régionaux), pp. 65-90.

² Editions du C.N.R.S., Paris.

du questionnaire relative à la notion en cause comportait les trois items que voici:

a) “(les enfants) glissent sur la glissoire”, phrase dont un équivalent dialectal était recherché, dans laquelle le substantif “glissoire” devait s’entendre comme “surface, aménagée ou non, pour le jeu de la glissade”, étant bien précisé qu’il s’agissait de l’amusement hivernal bien connu.

b) La locution “ça glisse”, dont une traduction était sollicitée.

c) La forme infinitive “glisser” qu’il fallait recueillir comme telle.

Pour b et c, c’est-à-dire pour “ça glisse” et “glisser”, on a très souvent essayé au cours de l’enquête de faire établir une distinction entre les valeurs “glisser accidentellement” et “glisser, en parlant d’un terrain”. Mais cette discrimination s’est avérée, sauf de très rares exceptions, absolument inopérante, les informateurs confondant les valeurs en question sous un seul et même lexème. De telle façon qu’au moment de l’établissement des cartes, n’ont été prises en compte que deux acceptions fondamentales, soit d’une part “s’amuser à glisser, faire des glissades” (item a), d’autre part “glisser” en tant qu’il recouvre les autres significations, parmi lesquelles notamment “glisser accidentellement” et “glisser, en parlant d’un terrain”. Cette bipartition du champ sémantique a donc été imposée par les matériaux eux-mêmes³.

En ce qui concerne le traitement cartographique, j’ai dû imaginer un dispositif particulier, que d’aucuns jugeront peut-être trop sophistiqué ou trop peu orthodoxe, mais que j’ai conçu en vue précisément de mettre en lumière à la fois la complexité et la structuration des données dont j’avais à m’occuper.

Deux cartes ont été élaborées. La première, c’est-à-dire celle qui dans le volume porte le n° 50 et est intitulée GLISSER (A), vise uniquement à faire apparaître, avec aréologie à l’appui, et indépendamment de leurs valeurs sémantiques, les formes des signifiants. En d’autres termes, l’accent y est mis avant tout sur les informations d’ordre onomasiologique et morphophonologique. Le type lexical que l’on peut considérer comme dominant dans chacune des aires dégagées est représenté par une grande écriture droite: ce mode de traitement ne doit cependant pas faire perdre de vue que dans les zones où un terme spécifiquement occitan est resté vivant, c’est-à-dire a été obtenu sans difficulté des locuteurs, celui-ci coexiste très fréquemment avec le gallicisme *gliçar*, dont l’introduction dans le paradigme lexical de la langue vernaculaire est justement l’un des problèmes que la présente communication entend aborder.

Dans l’autre carte (B), à laquelle j’ai attribué le n° 51 et le titre de GLISSER: CHAMP LEXICO-SEMANTIQUE, je me suis efforcé, en faisant appel à un système de symboles qui sera expliqué dans un instant, de

³ Dans l’*Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne* (carte III, 814 GLISSER), les valeurs prises en considération sont “glisser sur la glace, volontairement” et “glisser par accident” (en parlant des personnes dans les deux cas).

rendre compte des faits onomasiologiques et sémasiologiques dans leurs relations réciproques. Les lexèmes proprement dits *y* sont représentés par le moyen d'un code constitué de grandes capitales, que spécifient s'il y a lieu des exposants numériques, soit A pour *alisar*, A1 pour *arlempar*, A2 pour *arlisar*, D pour *derrapar*, D1 pour *derraspar*, E pour *escalampar*, G pour *gliçar*, L pour *lampiar*, L1 pour *lempar*, L2 pour *lempiar*, L3 pour *limpar*, L4 pour *linçar*, L5 pour *lissar*, L6 pour *lisar*, P pour *patinar*, R pour *rissolar*, R1 pour *rochar*. Quant à la composante sémantique, elle a été intégrée en tenant compte de la bipartition que j'ai déjà signalée: à gauche de la barre oblique sont disposés les symboles des lexèmes correspondant à la valeur "s'amuser à glisser, faire des glissades", tandis qu'à droite se trouvent les symboles des lexèmes exprimant les autres valeurs. Deux exemples suffisent à montrer comment doit être effectué le décodage: si l'on prend l'écriture du point 81.31 (G, L3/L3), on voit que *limpar* (L3) recouvre l'ensemble des acceptions, d'où sa présence de part et d'autre de la barre oblique, alors que *gliçar* (G) ne désigne que l'action de s'amuser à glisser, faire des glissades = à gauche de la barre oblique uniquement. A 09.10 et dans d'autres localités du même secteur, la présence du symbole de *alisar* (A) des deux côtés de la barre oblique indique que sous cet unique lexème se regroupent toutes les valeurs sémantiques prises en considération. Je veux en outre préciser que la carte comporte, mais traitées, elles, en écriture intégrale et bien entendu disposées à gauche de la barre oblique en raison de leur sens, les locutions du type *far a la lisòra*, *far a la lisoreta* et semblables (portions E./N.E. du domaine): j'ai préféré les mettre ici que sur la carte A d'abord pour des raisons de commodité, mais aussi pour rester dans l'esprit de mon procédé de représentation solidaire des données lexicales et des données sémantiques⁴.

On n'a pas la moindre peine à apercevoir que les configurations paradigmatiques, telles que les montre la carte B, peuvent être ramenées à quelques types fondamentaux.

1) Lexème unique, de formation purement occitane, valant pour l'ensemble du champ sémantique: c'est ce que l'on constate par exemple dans l'aire *alisar* déjà citée (partie méridionale du domaine).

2) Double lexème, tous deux de formation occitane, l'un s'appliquant à "s'amuser à glisser" et l'autre à "glisser (les autres sens)". Dans les faits, cette configuration se réalise à travers un couple que constituent d'une part une locution verbale introduite presque toujours par le continuateur de FACERE et exprimant la valeur "s'amuser à glisser", d'autre part un verbe simple traduisant les autres valeurs.

⁴ Je laisse volontairement de côté, parce qu'ils n'importent pas directement à mon propos, les problèmes étymologiques, passablement compliqués. Consulter naturellement le F.E.W. et aussi J. COROMINAS, *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, article DESLIZAR. En ce qui concerne les formes à nasale (*lempar*, *limpar*, etc.), aucune explication satisfaisante n'en a été à ma connaissance encore donnée.

On notera d'ores et déjà que l'implantation des lexèmes locutifs semble assez fortement régionalisée, fait sur la signification duquel il y aura lieu de s'interroger le moment venu.

3) Lexème unique, consistant en un gallicisme qui est *gliçar* dans l'immense majorité des cas et qui couvre la totalité du champ sémantique. La carte B montre que cette configuration obéit elle aussi à des répartitions géographiques préférentielles, ce que, du reste, laissait déjà voir la carte A sur laquelle il a fallu dégager d'importantes aires à dominante *gliçar*.

4) On s'attendrait à ce que la quatrième et dernière configuration consiste en l'association d'un gallicisme et d'un vocable d'incontestable occitanité, avec spécialisation sémantique de l'un et de l'autre conformément à la dichotomie des valeurs que l'on a déjà signalée. Mais cette occurrence est extrêmement rare: elle ne se trouve guère qu'à quelques points, comme 24.15, 46.24. Ce qui arrive le plus fréquemment et donc le plus normalement, c'est que le gallicisme et l'occitanisme se répartissent à l'intérieur du champ sémantique de manière plus ou moins floue ou plus ou moins aléatoire: ainsi, à 47.12 *gliçar* et *lempar* valent tous deux à la fois pour "s'amuser à glisser" et "glisser (autres valeurs)", tandis qu'à 47.31 *gliçar* traduit seulement "s'amuser à glisser", *lisar* étant susceptible, lui, d'exprimer et "s'amuser à glisser" et "glisser (autres valeurs)" etc. Cette indécision quant à la distribution des éléments lexicaux et des contenus sémantiques que représentent lesdits éléments lexicaux, à quoi correspond-elle? C'est la question à laquelle je m'efforcerai de répondre un peu plus tard. Néanmoins, je ne peux pas ne pas souligner dès maintenant que dans la plupart des localités qui ont adopté le vocable gallicisant, celui-ci figure presque constamment et de toute façon à gauche de la barre oblique: il semblerait donc qu'en ce qui concerne ce lexème il y ait une tendance à lui faire assumer de manière préférentielle la valeur "s'amuser à glisser", ce qui n'exclut naturellement pas qu'il puisse aussi servir, comme synonyme ou non d'un véritable occitanisme, pour l'expression des autres valeurs.

La répartition des faits dans l'espace obéit à des polarités géographiques suffisamment nettes pour être remarquées dès le premier coup d'œil jeté sur les cartes. Mais regardons les choses de plus près.

En ce qui concerne les zones dans lesquelles prédominent *alisar* ou *alhisar*, *lisar*, *limpar*, *lempar*, c'est-à-dire des types lexicaux intégralement occitans, on constate qu'elles correspondent aux régions qui se trouvent plus ou moins à l'écart du couloir garonnais, voie traditionnelle de pénétration, je vais y revenir, des innovations linguistiques; bien mieux, ces régions représentent les parties du domaine, Pyrénées, bordure occidentale du Massif Central, que leur structure orographique de montagnes et de plateaux, elle-même génératrice d'un isolement relatif, oppose aux plaines de la vallée de la Garonne, plus ouvertes au monde extérieur, ces respectives caractéristiques du relief pouvant, conformément au genre d'analyse traditionnellement pratiqué dans notre discipline, être invoquées comme facteurs susceptibles d'avoir dans un cas favorisé la conservation du patrimoine langagier ancien,

dans l'autre prédisposé à l'intrusion des nouveautés. Toujours est-il que le long de la Garonne, et aussi de part et d'autre de la Dordogne (surtout vers l'ouest), on voit s'installer les aires à dominante *gliçar*, lesquelles, au demeurant, se prolongent du côté gascon comme le montre la carte n° 816 de l'A.L.G.⁵: il faut même ajouter que notre *gliçar* suit le trajet de la Garonne jusque dans la portion proprement intra-gasconne de ce cours d'eau, ce par quoi se vérifie parfaitement l'importance du rôle de l'axe fluvial en cause quant à la mise en place du faciès géolinguistique de la contrée étudiée. J'avais eu l'occasion en 1965, dans ma communication à notre congrès de Madrid, de faire état de semblables observations à propos des noms de la reine des abeilles en Gascogne, soulignant à cet égard que si une dominante [*maï*] (c'est-à-dire "mère": le vocable occitan) valable pour l'ensemble du domaine avait pu être dégagée, le français "reine", adopté par l'idiome sous les formes [*rèna*], [*rèina*] s'était également bien implanté, ce dernier occupant une aire compacte dans toute la partie SW du triangle aquitain, plus d'assez nombreux points ici et là. Je précisais aussi que dans de nombreuses localités des aires [*rèna*, *rèina*], [*maï*] avait été rejeté par les informateurs, "la densité maximum des refus paraissant correspondre à la région située de part et d'autre de la Garonne": cette mention, je dois le rappeler, tient au fait que durant les travaux de terrain ayant permis la collecte des matériaux on avait largement fait appel au procédé de la suggestion, l'enquêteur proposant un terme vernaculaire au témoin lorsque celui-ci, en première instance, avait fourni un gallicisme ou une réponse zéro ("Ne pourriez-vous pas dire de telle ou telle façon?"), étant bien entendu que ledit témoin, en ce qui le regardait, avait tout loisir de révoquer, nuancer ou modifier la proposition de son interlocuteur. Et je finissais par conclure, dans des termes qui conviennent aussi pour le sujet aujourd'hui traité: "Nous observons ici l'existence d'une véritable aire dialectale en creux (i. e. l'aire dans laquelle le refus de [*maï*] avait été constant)..., nous voyons également que l'une des voies de pénétration du gallicisme "reine" a été vraisemblablement la vallée de la Garonne et que cette intrusion a dû avoir suffisamment de force dès l'origine pour amener l'expulsion de la dénomination locale sans aucun doute préexistante. Du reste, au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la Garonne... les suggestions relatives au terme endémique [*maï*] semblent plus facilement acceptées par les informateurs"⁶. Il est en outre permis de se demander si l'origine de ces gallicismes et l'endroit à partir desquels s'est opérée leur diffusion, quelles que soient les routes qu'ils aient par la suite empruntées, ne seraient pas les deux grandes métropoles régionales, je veux parler de Toulouse et de Bordeaux,

⁵ Référence de cette carte dans la note 3 ci-dessus.

⁶ XAVIER RAVIER, *Le traitement des données négatives dans l'Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne*. Publié dans *Revue de linguistique romane*, n°s 115-116, juillet-décembre 1965, pp. 262-274. V. aussi la préface du volume IV de l'atlas gascon.

établies précisément l'une et l'autre sur le cours de la Garonne, connues, surtout la seconde, pour avoir été relativement tôt des pôles de francisation et pour avoir pesé d'un grand poids dans l'histoire culturelle et par conséquent linguistique de notre contrée.

Et pour donner un prolongement aux considérations qui précèdent, on remarquera que c'est également dans les régions préservées par leur dominante climatique des grandes précipitations neigeuses et des froids rigoureux de l'hiver que le gallicisme l'a emporté: Bordelais, Toulousain et d'une manière générale sillon médio-garonnais, tous trois d'exposition atlantique. Or, de ces secteurs et de leurs abords immédiats mes cartes montrent que non seulement, comme on vient de le voir, *gliçar* et d'autres emprunts au français y sont bien attestés et implantés, mais qu'encore s'y retrouvent en assez grand nombre les configurations que plus haut je qualifiais de "floues", celles justement qui ont la particularité, déjà signalée, d'être traduites dans mon système d'écritures par des formules comportant à peu près régulièrement le symbole d'un lexème gallicisant à gauche de la barre oblique, disposition suggérant, conformément aux conventions de mon code, une tendance des vocables correspondants à assumer de manière préférentielle la valeur "s'amuser à glisser, faire des glissades": on se demandera donc si l'apparition et la fixation des francismes en cause ne seraient pas, du moins en partie, liées à la pratique langagière des enfants, dont tout le monde sait la place qu'y tiennent les préoccupations d'ordre ludique et dont on a souvent dit combien, sous l'influence de l'enseignement officiel, elle est susceptible de jouer le rôle d'agent de propagation de traits venant de la langue nationale. A l'appui de cette supposition et comme argument a fortiori, on pourrait invoquer le fait que dans des contrées de climat bien moins tempéré, où neige et glace ne sont pas choses exceptionnelles, on constate aussi une fixation sur *gliçar* de la valeur "s'amuser à glisser", donnée d'autant plus significative qu'il s'agit de zones éloignées des pays garonnais et dans lesquelles l'endémisme linguistique a été en général sauvegardé: ainsi en va-t-il par exemple aux points 81.12, 81.13, 81.31. En revanche, au nord de la petite aire formée par les trois localités que je viens de citer, plusieurs parlars indigènes expriment le signifié "s'amuser à glisser" par le moyen d'un signifiant spécifique et, qui plus est, un signifiant participant de la création lexicale occitane, avec les locutions du genre *far a la lisòra*, *far a la lisoreta*, etc. (points 81.02, 81.04, 81.06, 81.10, 81.30, 12.06, 12.21, 12.23 par exemple): en d'autres termes la valeur à traduire, en tant que liée à une réalité locale —la zone concernée participe en effet du climat du Massif Central, se trouvant dans sa périphérie immédiate: il est donc normal d'y voir les enfants s'adonner aux jeux de neige et de glace— aurait eu ici assez de prégnance pour qu'une désignation lui revienne en propre.

Des observations semblables aux miennes, toujours en ce qui concerne le vocabulaire de la saison froide, ont été pratiquées ailleurs. Il ressort du travail de J. C. Bouvier intitulé *La neige à pleine main. Les noms de la boule de neige en Provence*⁷ que le signifiant du signifié auquel l'auteur

consacre son analyse est l'emprunt de l'expression française "boule de neige" dans la plaine rhodanienne du Tricastin, d'ordinaire à l'abri des grands météores hivernaux, alors que dans les montagnes on relève des types lexicaux nettement occitans, par exemple [*malòto*] (Hautes-Alpes, moitié septentrionale de la Drôme), terme dont l'origine est d'ailleurs restée obscure. S'agissant encore du signifié qu'il étudie, J. C. Bouvier indique d'une part que l'emprunt au français s'est accompagné d'une réduction secondaire du composé originel "boule de neige", avec retransposition en occitan du premier élément de son contenu sous la forme [*bulo*], d'autre part que la zone dans laquelle le fait est attesté appartient à une aire plus vaste occupant le sud du domaine et marquée, en ce qui regarde le lexique de la période hivernale, par une substitution du francisme [*nèdjo*] au mot occitan commun [*néu*] ou [*nèu*].

Quant à la tendance des formes gallicisantes à se charger préférentiellement du contenu "s'amuser à glisser", quelles que soient les raisons, externes ou internes, de ce cheminement vers l'assignation de sens, on la replacera naturellement dans le cadre général du processus décrit par Uriel Weinreich de la manière que voici: "Du point de vue sémantique et stylistique, le matériel lexical importé peut, au début, fonctionner de fait en variante libre avec le fonds ancien, mais une spécialisation se produit d'ordinaire quand les deux synonymes, le terme importé et le terme indigène, subsistent"⁷. Et pour ce qui est de la phase que l'auteur désigne comme étant celle de la "variante libre", les matériaux sur lesquels j'ai opéré montrent qu'elle peut continuer à être tolérée par l'institution linguistique sans que, du moins apparemment, il en résulte de graves inconvénients: certaines des configurations "floues" de mes cartes, distinguées par une appartenance de lexème identiques, endémiques ou non, aux deux portions du champ sémantique, en sont la meilleure preuve —et à cet égard sont particulièrement flagrantes les données des points 46.12, 47.10, etc. En fait, c'est tout le problème du polymorphisme lexical et sémantique qui est une fois de plus posé, aggravé, dans le cas qui nous occupe, par les phénomènes inhérents au contact des langues.

Il va de soi que les caractéristiques de la géographie, physique ou humaine, auxquelles j'ai largement fait appel dans mon exposé, ne sauraient tout expliquer: et il est évident que les promouvoir au rang de facteurs omnipotents serait une démarche condamnée par son unilatéralité elle-même. Dans ce brassage de lexèmes occitans et de lexèmes d'origine française dont mes cartes portent témoignage et dans la compétition qui semble les opposer les uns aux autres, des impulsions venues de l'intérieur du système linguistique en tant que tel ont dû aussi jouer leur rôle: remaniements

⁷ In *Festschrift Kurt Baldinger zum 60. Geburtstag*, novembre 1979, pp. 745-758.

⁸ URIEL WEINREICH, *Unilinguisme et multilinguisme*, in *Le langage*, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, 1968, p. 671.

intra-paradigmatiques, modifications d'agencements structuraux, etc. Mais sur ce point l'analyse serait hasardeuse ou prématurée et je ne pense pas que mes matériaux, dans leur état, la permettent.

Une dernière question se pose. Compte tenu du faciès géolinguistique actuel, celui précisément que révèlent mes cartes, est-il ou non licite de considérer qu'un terme comme *gliçar* fait maintenant partie du lexique occitan, non seulement de fait, mais encore par légitimité acquise? Ou, pour dire les choses autrement, doit-on admettre qu'il s'est "naturalisé" dans la langue qui l'a adopté? En ce qui me concerne, je réponds par l'affirmative sans la moindre hésitation. *Lou Tresor dou Felibrige* de F. Mistral l'accueillait déjà, mentionnant même des formes dénotant une adaptation assez poussée à la morphophonologie du gallo-roman méridional, *glitsar* ou *glinsar*, la première présentant une affriquée très caractéristique des idiomes de la France du Sud, la seconde comportant dans sa syllabe initiale une nasale peut-être explicable par l'influence des types *lempar* ou *limpar*. En ces sortes d'affaires, j'avoue ne point éprouver les angoisses puristes de certains, étant donné que d'abord la situation historique et culturelle rend inévitable le transfert de mots français en direction des langues dites régionales (ou l'inverse), qu'ensuite, et pour ce qui regarde les langues régionales proprement dites, un francisme socialisé est à tout prendre préférable à un vocable artificiellement et prétendument reconstitué en fonction de l'image que l'on se donne de l'identité idiomatique⁹.

⁹ Ce point de vue est aussi celui de JACQUES TAUPIAC, auteur d'un *Pichon dictionari francés-occitan*, Institut d'Etudes occitanes, Toulouse, 1977, préface pp. 18-19. Je confesse néanmoins être en désaccord avec certaines des positions, à mon humble avis un peu trop "prescriptivistes", de l'auteur, bien que celui-ci se défende d'adopter une telle attitude. La notion "d'occitan de référence", telle qu'il la met généreusement en avant, doit encore, selon moi, faire l'objet de sérieux approfondissements.